

# La philosophie spirituelle de Louis Lavelle

Autor(en): **Widmer, Gabriel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **3 (1953)**

Heft 3

PDF erstellt am: **05.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380597>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## LA PHILOSOPHIE SPIRITUELLE DE LOUIS LAVELLE

Lorsque Louis Lavelle mourut subitement le 1<sup>er</sup> septembre 1951, la philosophie française perdit l'un de ses représentants les plus marquants. Attentif et ouvert aux courants actuels de la philosophie <sup>1</sup>, le successeur d'Edouard Le Roy à la chaire de philosophie au Collège de France était, avec René Le Senne, l'animateur de la collection « Philosophie de l'Esprit ». Doué d'une puissance de systématisation exceptionnelle, Lavelle expose sa synthèse philosophique dans la « Dialectique de l'éternel présent » <sup>2</sup>. Plus cette méditation métaphysique ample et profonde progresse et se nuance, plus elle nous révèle son auteur non seulement comme un philosophe, mais comme un spirituel <sup>3</sup>. Le style objectif et souple de Lavelle, la construction savamment architecturée de ses livres ne doivent pas nous cacher l'épreuve de l'homme qu'ils tentent d'exprimer : tempérament vigoureux, cœur débordant de vie, Lavelle a dû lentement et progressivement vaincre sa nature, permettre à l'esprit d'assumer son corps.

La théorie de la participation explicite, sur le plan philosophique, cette spiritualisation de l'homme : « L'expérience primitive dont toutes les autres dépendent est l'expérience de la participation, qui est celle que nous avons de notre être propre dans son rapport avec l'Être absolu dont il est à la fois distinct et inséparable » <sup>4</sup>. L'Être absolu suscite en tant qu'« acte créateur » et « pure efficacité » une infinité de possibilités, dans sa généreuse gratuité. Notre être personnel est l'une de ces possibilités ; il participe donc à l'Acte pur, sa liberté est limitée par un donné (le corps, le monde). Nous

<sup>1</sup> Cf. les chroniques philosophiques du *Monde*, publiées en volumes : *Le moi et son destin*, Aubier, Paris, 1936 ; *La philosophie française entre les deux guerres*, Aubier, Paris, 1942.

<sup>2</sup> *De l'Être*, Alcan, Paris, 1928 ; 2<sup>e</sup> éd. refondue et augmentée, Aubier, Paris, 1947 ; *De l'Acte*, Aubier, Paris, 1937 ; *Du temps et de l'éternité*, Aubier, Paris, 1945 ; *De l'âme humaine*, Aubier, Paris, 1951.

<sup>3</sup> L'étude d'A. Reymond sur « L. Lavelle et la philosophie de la spiritualité » (*Giornale di Metafisica*, juillet 1952, pp. 479-485) confirme cette thèse.

<sup>4</sup> *De l'âme humaine*, p. 434-435.

pouvons ou bien nous emprisonner dans ce donné et perdre notre liberté, ou bien user de ce donné pour nous rapprocher toujours plus de l'Acte pur, source et fin de notre être créé. Telle est l'alternative de notre destinée, développée dans *De l'âme humaine*, que l'on peut considérer comme le testament philosophique de Lavelle.

L'âme est l'acte qui nous relie à l'Acte pur, notre rapport vivant avec le Créateur ; elle nous appelle à actualiser la valeur pour devenir toujours plus esprit. Est-ce à dire qu'elle doit se dégager du corps comme d'une prison ? Lavelle refuse le dualisme métaphysique, incapable de rendre compte des relations psycho-somatiques, et le monisme épiphénoméniste, qui absorbe l'âme dans un processus biologico-physiologique. L'analyse réflexive nous découvre au contraire notre véritable condition.

Par la connaissance d'une part, nous entrons en contact avec un monde extérieur à nous-mêmes, monde des phénomènes, des objets limités et déterminés, que l'entendement, grâce à ces catégories, nous livre sous forme de représentations. Monde transitoire, parce qu'il est la synthèse momentanée d'une possibilité et d'une existence. Notre volonté d'autre part, nous apprend à nous connaître nous-mêmes comme activité libre et capable de promouvoir un devoir-être au sein du monde des phénomènes. Notre affectivité enfin, nous fait entrer en communion avec l'Acte pur et les autres créatures. Cet ordre de la foi et de l'amour englobe les deux ordres précédents.

L'âme en tant qu'acte connaissant, voulant et aimant, est inséparable du corps qu'elle informe et qui lui permet de s'incarner dans le monde, de le transformer et de remplir sa destinée. L'âme unie au corps crée le temps, risquant à chaque instant de s'évanouir dans l'extériorité ou de s'évader dans un monde imaginaire et désincarné. Elle renferme aussi des puissances, qui grâce au corps pourront se développer au contact du monde et des autres personnes. L'actualisation et la hiérarchisation de ces puissances constituent la destinée de l'âme. Les puissances <sup>1</sup> représentative et noétique structurent la connaissance du non-moi ; les puissances volitive et mnémonique, la connaissance du moi ; les puissances expressive et affective, la communion avec l'Acte et avec autrui.

L'étude du « dynamisme spirituel » de l'âme s'achève par l'examen de son immortalité et de son éternité : « Notre vie elle-même est une mort et une résurrection ininterrompues. » <sup>2</sup> En effet, notre âme doit, pour réaliser son destin, s'engager dans le monde et s'en dégager sans cesse, emportant en elle comme des épures, les essences

<sup>1</sup> Cf. LOUIS LAVELLE : *Les puissances du moi* (Flammarion, Paris, 1948) ; l'auteur décrit les puissances de l'âme selon un ordre quelque peu différent dans *De l'âme humaine*.

<sup>2</sup> *De l'âme humaine*, p. 484.

des représentations et les valeurs des actions, dans un mouvement de spiritualisation croissante. « C'est donc que l'âme n'est ni esprit, ni corps, mais qu'elle a de l'affinité à la fois avec l'un et avec l'autre. »<sup>1</sup>

Si notre spiritualisation s'identifie avec l'actualisation des valeurs, l'étude de ces dernières est au centre de la philosophie lavelle. Le *Traité des valeurs*<sup>2</sup> montre qu'« à travers les conditions qui permettent à notre activité de s'exercer, mais qui sont toujours pour elle une entrave, ce qu'elle recherche, c'est précisément cet affranchissement spirituel qui lui permettra de coïncider du dedans avec l'être en train de se faire, au lieu de subir du dehors des contraintes qu'il nous impose »<sup>3</sup>.

Avant de définir et de décrire philosophiquement la notion de valeur, Lavelle en dégage la signification à partir de ses usages dans le langage et dans l'histoire de la pensée. Inséparables de l'engagement de l'homme dans le monde, les valeurs constituent les rapports voulus par l'homme entre le monde des choses et l'univers de l'esprit.

Quant à la valeur saisie dans son essence et non plus dans ses expressions singulières, elle se manifeste à travers le sentiment et le vouloir. Mais « si la valeur n'est rien sans le désir, il faut que le jugement s'ajoute au désir pour que la valeur achève de se constituer »<sup>4</sup>. Médiatrice entre l'entendement, le vouloir et l'affectivité, la valeur l'est aussi entre le sujet et l'objet, entre l'individuel et l'universel.

Ni construite par l'entendement, ni donnée par une intuition privilégiée, la valeur doit être conquise par l'homme et pourtant elle se révèle, dans ses manifestations les plus hautes, comme une grâce : « La valeur ne mérite son nom que dans la mesure où elle est vécue, où elle nous engage, où elle a prise par conséquent sur le réel et change notre destinée et la destinée du monde. Elle est juge du réel sans doute, mais ce n'est pas pour l'exclure ou le fuir, c'est pour le pénétrer et le réformer »<sup>5</sup>.

Dans la perspective de Lavelle, les problèmes relatifs aux correspondances de l'ontologie et de l'axiologie occupent une place centrale<sup>6</sup>. Ou bien la valeur nie l'être, puisqu'elle vise à promouvoir ce qui n'est pas encore ; ou bien la valeur est l'achèvement de l'être et sa perfection. Lavelle tient compte de cette alternative en

<sup>1</sup> *De l'âme humaine*, p. 515.

<sup>2</sup> LOUIS LAVELLE : *Traité des valeurs*. Tome I. Théorie générale de la valeur (Presses universitaires de France, Paris, 1950) ; le second tome est à paraître d'après les manuscrits laissés par l'auteur.

<sup>3</sup> LOUIS LAVELLE : *Op. cit.*, tome I, p. 623.

<sup>4</sup> *Op. cit.*, p. 200. — <sup>5</sup> *Op. cit.*, p. 257.

<sup>6</sup> Ces problèmes font l'objet de l'*Introduction à l'ontologie* (Presses universitaires de France, Paris, 1947).

montrant que la valeur est l'essence de l'être en s'inspirant de l'adage thomiste : *ens et bonum convertuntur*. On pourrait dire que l'« être est la source de la valeur, que l'existence en est l'agent, la réalité le phénomène et l'essence le produit »<sup>1</sup>.

Si l'actualisation de la valeur est l'itinéraire de l'âme à Dieu, parce qu'elle est la médiatrice entre le divin et l'humain, Lavelle peut écrire que « la valeur, c'est Dieu... en tant qu'il se révèle dans notre expérience, c'est-à-dire en tant qu'il se donne à nous ou qu'il se laisse participer par nous »<sup>2</sup>.

Incarner la valeur, c'est opérer le passage du possible à l'existence et du réel donné à l'idéal recherché ; or ce passage n'est réalisable que grâce au temps et à la liberté. Le temps est nécessaire à l'actualisation de la valeur en tant qu'il distingue le possible du donné ; mais il peut être l'occasion de sa disparition dans l'oubli ou dans l'habitude. La liberté absolue invente les possibles ; la liberté des êtres participés est limitée par le donné, mais elle le dépasse pour s'en libérer et pour promouvoir l'esprit<sup>3</sup>.

Préférer, c'est faire l'expérience de la valeur et entrer dans le vif des problèmes relatifs aux rapports du fini et de l'infini, de la partie et du tout, de l'individu et de l'humanité. Préférer, c'est comparer ; comparer, c'est juger. Le jugement de valeur explicite des préférences entre des désirs, comme le jugement de vérité explicite des relations entre des représentations. Ces deux types de jugements nous font passer de l'individuel à l'universel ; ils s'impliquent, parce que la connaissance, le vouloir et l'affectivité sont indissociables dans la conscience : « L'unité de la conscience ne peut être maintenue qu'à condition qu'il y ait une vérité de la valeur comme il y a une valeur de la vérité. La synthèse de ces deux formules pourrait se réaliser dans la notion de vérité agissante. »<sup>4</sup> Jugement de valeur et jugement de vérité cherchent la signification cachée derrière le phénomène ; mais le premier « cherche derrière l'être de l'apparaître cette raison d'être plus profonde qui pourrait bien être le droit qu'il a à être »<sup>5</sup>.

La valeur est-elle une ou multiple ? Pour Lavelle, elle est indivisible comme l'être ; les valeurs particulières se supposent les unes les autres. A cause de notre limitation, nous ne participons qu'à certains aspects de la valeur, ce qui nous fait croire à sa pluralité. Les valeurs particulières se présentent à nous liées à leurs contraires (bien - mal, beau - laid, etc.) ; la contrariété n'est pas à l'intérieur de la valeur, mais en nous-mêmes. Le problème du mal ne se pose donc pas au niveau de la valeur, mais à celui de l'actuali-

<sup>1</sup> *Traité des valeurs*, tome I, p. 305. — <sup>2</sup> *Ibid.*, p. 309.

<sup>3</sup> « La suprême valeur consiste à vouloir être un esprit et à vivre par l'esprit. » (*Ibid.*, p. 317.) — <sup>4</sup> *Ibid.*, p. 551. — <sup>5</sup> *Ibid.*, p. 554.

sation des valeurs par l'homme ; car, au cours de son « ascension spirituelle », l'homme peut rétrograder par un mauvais usage de sa liberté. C'est pourquoi, le porteur de valeur doit constamment opérer une conversion des valeurs intéressées aux valeurs désintéressées, de l'extériorité à l'intériorité, de la jouissance au sacrifice : « Le sacrifice est l'étalon de la valeur et de la valeur suprême, ce à quoi je reconnais que je dois sacrifier tout le reste, y compris la vie elle-même. »<sup>1</sup>

Devons-nous considérer les analyses de Lavelle sur la démarche ascensionnelle de l'homme vers une spiritualisation toujours plus profonde de son être, comme une vue de l'esprit ou comme une doctrine vivante et viable ? L'exemple de l'auteur confirme la seconde hypothèse ; son livre sur *Quatre Saints*<sup>2</sup> en serait une seconde preuve. Ce recueil d'une langue moins technique que les précédents se rattache à la série des essais de Lavelle antérieurement parus<sup>3</sup> et qui s'adressent au grand public. Ce dernier volume, au lieu d'être consacré à des problèmes moraux comme les premiers, traite de sujets de spiritualité.

Le saint met en vive lumière la condition et la vocation de l'homme, né de la terre et dans le monde, et appelé à vivre en communion toujours plus intime avec Dieu et avec son prochain, en dépassant sans cesse la nature, en surmontant la rupture entre le sensible et le spirituel. Par le dépouillement de tout égoïsme, il retrouve la vie cachée, obscurcie par les sensations et par le souvenir. Par cette conversion à la vie intérieure, saint François d'Assise contemple Dieu à travers le miroir de la nature devenue transparente ; saint Jean de la Croix voit s'illuminer les profondes ténèbres du cœur ; sainte Thérèse d'Avila conjugue harmonieusement l'action et la contemplation ; saint François de Sales éclaire les rapports secrets entre une volonté ferme et la douceur de l'amour.

« C'est sa relation absolue avec Dieu qui donne à chaque individu, quelles que soient ses limites ou ses faiblesses, la marque de l'absolu, c'est-à-dire qui fait de lui un saint. »<sup>4</sup> Telle est la vocation dernière de l'homme. Etudier les facteurs constitutifs de cette relation et les conditions de son épanouissement est la tâche du philosophe. Avant d'être un représentant du spiritualisme et le promoteur de l'actualisme, Lavelle est un auteur spirituel.

On commettrait un contre-sens en interprétant la pensée lavelle comme un éclectisme ; elle vise certes à concilier les diverses

<sup>1</sup> *Traité des valeurs*, p. 712.

<sup>2</sup> LOUIS LAVELLE : *Quatre Saints*, Albin Michel, Paris, 1951.

<sup>3</sup> LOUIS LAVELLE : *La Conscience de soi*, Grasset, Paris, 1933 ; *L'Erreur de Narcisse*, Grasset, Paris, 1939 ; *Le Mal et la Souffrance*, Plon, Paris, 1940 ; *La Parole et l'Écriture*, L'artisan du livre, Paris, 1942.

<sup>4</sup> LOUIS LAVELLE : *Quatre Saints*, p. 35.

écoles philosophiques dans leurs affirmations, mais en ayant soin de montrer les domaines où ces affirmations sont valables. Elle refusera, par exemple, au psychologisme et au sociologisme le droit d'élaborer une théorie générale de la valeur, alors qu'ils peuvent, dans certains cas, expliquer la réalisation des valeurs particulières par des facteurs contingents psycho-sociologiques (tempérament, milieu social, etc.)<sup>1</sup>.

La philosophie lavellienne est une philosophie spirituelle, parce qu'elle est une philosophie de l'ordre, dans laquelle toutes les puissances de l'âme et les disciplines qui y correspondent sont hiérarchisées en fonction de la fin dernière de la destinée humaine. Mais cette philosophie de l'ordre ne comprend ni logique, ni théorie des sciences, ni psychologie, ni cosmologie, ni morale systématisées parce qu'elle est une philosophie du sujet et non de l'objet, de l'intériorité et non de l'extériorité.

L'examen critique devra porter sur cette conception de la philosophie avant d'aborder des questions de détail. Une philosophie doit-elle se limiter à une méditation des puissances de l'âme et des conditions de leur spiritualisation, sans se référer explicitement à leurs œuvres dans le domaine de la connaissance, de l'action ou de la création artistique ? Oui, si elle s'appuie sur une méthode d'introspection ; mais Lavelle s'en méfie et use de la méthode d'analyse réflexive. Ne risque-t-il pas cependant de gauchir cette dernière dans le sens de la méthode d'introspection au moment où il perd de vue la problématique philosophique transmise par notre tradition occidentale et les œuvres qui expriment les valeurs ? La pensée de Lavelle, il est vrai, repose sur les données de l'histoire de la philosophie, de l'art, de la morale et des religions ; mais la connaissance de cette histoire est intériorisée à tel point que les thèses des philosophes, par exemple, si souvent opposées, se fondent en une unité harmonieuse, qui pourrait n'être que dans l'esprit de Lavelle.

L. Brunschvicg<sup>2</sup>, lui aussi, défendait une philosophie du sujet et de la conversion, à l'aide d'une méthode d'analyse réflexive, mais il s'appuyait sur les progrès historiquement constatables de la conscience (et non de l'âme) dans l'élaboration de la mathématique, de la physique, de la connaissance de l'homme (et non du sujet personnel). Là où Lavelle parle de spiritualisation, Brunschvicg parlait de rationalisation, parce que chez lui, le type de l'analyse

<sup>1</sup> *Traité des valeurs*, p. 525 sq.

<sup>2</sup> Fait à noter, Lavelle a dédié sa thèse de doctorat (*La dialectique du monde sensible*, Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, Strasbourg, 1921) à L. Brunschvicg, alors que l'esprit de la thèse rappelle davantage celui de l'*Essai sur les éléments principaux de la représentation* d'Hamelin que *La modalité du jugement* de Brunschvicg.

est l'analyse mathématique, tandis que chez Lavelle, le modèle est à rechercher chez le mystique. Là où Lavelle enseigne une conversion à l'esprit personnifiant, Brunschvicg enseigne une conversion à la pensée transsubjective et supra-individuelle.

Brunschvicg et Lavelle, deux manières de concevoir la philosophie et la méthode d'analyse réflexive, tous deux cartésiens, le premier enclin à suivre Spinoza, le second Malebranche ; deux philosophies de l'esprit, mais d'un esprit qui se confond chez le premier avec la « spontanéité créatrice de la pensée » et chez le second avec un Dieu créateur par amour. Le « moment historique » de la conception de ces deux philosophies n'est pas le même : Brunschvicg avait à résoudre les difficultés du scientisme, du positivisme et du pragmatisme ; Lavelle devait surmonter les bouleversements apportés à la pensée philosophique par deux guerres mondiales et leurs conséquences <sup>1</sup>.

Lavelle aborde donc des problèmes brûlant d'actualité, des questions qui demandent une solution immédiate. S'il se tourne vers le passé, c'est pour y découvrir les constantes de la spiritualité européenne ; mais c'est vers le présent et vers l'avenir qu'il fait porter tout le poids de sa méditation, et dans lesquels il voudrait insérer le fil de l'éternité. Il montre à ses lecteurs une voie de salut, et ce n'est pas un hasard s'il se réclame souvent de Plotin et si l'esprit de saint Augustin est sous-jacent à son message. On comprend alors les raisons qui le poussent à laisser à l'arrière-plan les données de l'histoire des sciences, des religions, des arts. Mais son œuvre n'aurait-elle pas été plus accessible et convaincante, si elle avait mis en lumière les victoires de l'esprit sur la matière, la barbarie et la bestialité, dont cette histoire est le témoignage ?

Si la philosophie lavellienne se veut une initiation au salut <sup>2</sup>, ne doit-elle pas s'adresser à un vaste public ? Il le semble, et pourtant, par ses exigences, elle ne pourra s'adresser qu'à ceux qui sont déjà convaincus de la nécessité d'une conversion à l'intériorité et de la présence agissante d'un Dieu d'amour ; pour les autres, elle demeurera lettre morte. Philosophie aristocratique, ne met-elle pas à jour le drame de la philosophie dans notre temps, son incapacité à changer quelque chose dans l'ordre du monde et dans le cœur de l'homme, son impuissance à redresser la situation, parce qu'elle n'a qu'une audience très restreinte ?

<sup>1</sup> Lavelle a précisé sa position en face de l'existentialisme (Sartre, Heidegger, Jaspers) dans la préface à la seconde édition de *De l'Être* et dans *Le moi et son destin*, p. 67 sq.

<sup>2</sup> On trouvera des préoccupations analogues à celles de Lavelle chez le philosophe belge Paul Decoster ; cf. JACQUES GÉRARD : *La métaphysique de Paul Decoster*, Aubier, Paris, 1945.



Philosophie du salut, où l'âme est médiatrice entre le corps, le monde et l'esprit, où les valeurs sont médiatrices entre la pensée, la volonté, l'affectivité et l'acte créateur, mais où nulle part, il n'est parlé du Sauveur et du Médiateur. Lavelle, en bon cartésien, se défend de faire de la théologie et nous lui en savons gré ; mais nourri de sève augustinienne, il parle pourtant de chute, de conversion, de résurrection ; les dogmes chrétiens l'excitent donc dans sa médiation, comme l'exemple des saints. Sa philosophie ne peut laisser aucun théologien indifférent. Mais dans cette pensée où la personne et sa destinée occupent le centre, peut-on se contenter des médiations de l'âme et des valeurs ? Lavelle reconnaît l'insuffisance de ces médiations, lorsqu'il fait allusion à la « relation absolue » de chaque individu avec Dieu.

La théorie de la participation empêche-t-elle, à cause de la continuité qu'elle suppose entre l'être créé et l'Être créateur, le philosophe d'apercevoir que cette relation absolue est rompue par la faute de l'homme et qu'il faut le Médiateur pour la rétablir ? Faut-il l'intervention d'une révélation étrangère à la réflexion naturelle de l'homme pour convaincre le penseur de la gravité de la chute et de la nécessité d'un sauveur ? Mais l'intervention de cette révélation ne va-t-elle pas obliger le philosophe à reviser sa théorie de la participation ? En effet, si notre acte participé exprime une liberté relative, cette liberté n'est pas seulement limitée, à la lumière de la révélation, par mon corps, le monde et autrui, mais encore, d'une part, par le mal et, d'autre part, par la volonté rédemptrice de Dieu ? Par conséquent notre âme et les valeurs peuvent être médiatrices aussi bien entre l'homme et Dieu, qu'entre l'homme et le néant ; elles sont médiatrices entre l'homme et Dieu à condition que notre acte participé soit assumé, garanti par Dieu lui-même (ou par son vicaire, d'après la théologie chrétienne) et non seulement par nous-mêmes, à cause de la déficience totale de notre liberté.

Philosophie spirituelle, parce que philosophie du salut et de la grâce (l'acte participé par lequel notre être passe de la possibilité à l'existence est une grâce), la philosophie de Lavelle est animée par un optimisme, qui fait certes une place au pessimisme ; mais emporté par sa foi, Lavelle oublie que c'est cet acte de foi qui fait question pour le philosophe et qui est réponse pour le théologien. L'œuvre de ce prince de l'esprit mérite toute notre attention, ne serait-ce qu'à ce titre-ci : elle rend témoignage (— et quel témoignage éloquent !) à la présence implicite de la foi vécue et de la grâce agissante dans le labeur d'une pensée hautement personnelle.

GABRIEL WIDMER.